

# « J'ai voulu me mettre dans la tête d'un kamikaze »

**La triste actualité a imposé à Yasmina Khadra un aller-retour vers le sujet du terrorisme. « Khalil », le livre qui en est issu, est une plongée dans l'esprit d'un jeune de Molenbeek.**

**B**ien avant « Charlie Hebdo », Yasmina Khadra a observé de près le terrorisme islamiste. En fonction au sein de l'armée algérienne, il était alors un des responsables de la lutte contre le Groupe islamique armé (GIA).

**Pourquoi être revenu dans votre livre « Khalil » sur les attentats de Paris ?**

*L'attentat en lui-même m'a heurté profondément. C'était une belle soirée, on regardait le match France-Allemagne, on était complètement envoûtés par le match. Puis ma fille est arrivée et m'a dit : « Il y a eu des tirs. » Quand j'ai réalisé, j'étais complètement bouleversé parce que tout cela m'a renvoyé aux attentats en Algérie, mon pays.*

**Vous étiez à Paris ?**

*J'étais à Paris. J'habite Paris. Le lendemain, beaucoup de journalistes m'ont appelé pour me faire réagir sur ces attentats. Et j'ai trouvé que ce qu'ils avaient repris dans mes déclarations n'était pas complètement ce que je souhaitais faire entendre. Et donc, tout de suite, j'ai commencé à écrire le livre, avant de m'arrêter car je m'étais promis de ne plus jamais revenir sur cette thématique que j'ai traitée dans plusieurs livres (Les Agneaux du Seigneur, A quoi rêvent les loups ?). Mais il y avait quelque chose que je n'avais jamais osé faire : me mettre dans la tête d'un kamikaze. Et puis, je suis allé en Espagne et il y a eu ces attentats terribles. Ce qui m'a le plus bouleversé, c'est la réaction du peuple espagnol. Ils ne se sont pas rués sur les plateaux télévisés pour diaboliser les musulmans. Quand j'ai vu le Roi déposer des fleurs avec trois petites musulmanes en foulard, j'ai dit : « Ça, c'est de l'élégance, de la noblesse, il faut absolument que je reprenne ce livre. » Non pas pour redire ce que j'avais déjà dit, mais pour aller plus loin en me mettant dans la tête d'un kamikaze. Le tout pour que le lecteur puisse en être l'interlocuteur direct sans pour autant pardonner, mais pour tenter de comprendre.*

**Vous pensiez que les musulmans avaient besoin d'une parole qui s'exprime pour eux, faute d'être entendus quand ils l'expriment eux-mêmes ?**

*Oui, c'est ce qu'on entend souvent : « On n'entend pas les musulmans et on*

*ne les voit pas. » Mais les musulmans sont en train de se battre. Ils n'ont pas le temps de s'indigner ou de condamner, ils sont déjà au cœur de la tourmente. Ils se battent partout. Et puis j'avais aussi peur d'un courant, celui des intellectuels et des géopolitiques qui sont en train de nous sortir du sujet pour nous installer ailleurs, dans le Coran, dans l'Hadith, dans l'Islam.*

**C'est une erreur ?**

*Absolument repoussante.*

**Khalil vient de Molenbeek, c'était une évidence pour vous ?**

*Oui, parce que je reviens sur les attentats du 13 novembre. Tous étaient de Molenbeek.*

**Vous n'étiez jamais venu à Molenbeek ?**

*Je ne connaissais pas Molenbeek. Je venais régulièrement en Belgique mais je n'étais jamais allé à Molenbeek. Je voulais voir ce pseudo-vivier du terrorisme, j'ai trouvé un arrondissement absolument superbe. Les gens qui cohabitent sainement. Je suis allé dans des cafés, dans des restaurants. J'ai rencontré des gens, c'étaient des êtres magnifiques. J'ai voulu les dissocier de cette erreur de jeunesse absolument condamnable.*

**Vous avez parlé avec des protagonistes des événements, vous vous êtes documenté ?**

*Non. Je n'avais pas besoin de ça. J'ai mené une guerre contre ces gens-là en Algérie pendant huit années, sans trêve. Ma mission alors, c'était justement d'être dans la tête de ces terroristes. J'étais alors un des responsables de la lutte antiterroriste dans douze départements algériens. Donc, c'est un sujet que je connais malheureusement trop bien.*

**Au tout début du livre, Khalil dénonce sa « chienne de vie ». Est-ce que c'est ça l'explication principale à son basculement ?**

*Beaucoup de gens pensent que la radicalisation s'opère dans les mosquées ou les prisons, mais c'est faux. Ça commence sous le toit parental. Quelqu'un qui n'a pas un repère probant en tant*

*qu'enfant, qui n'a pas un père qui fait sa fierté, qui l'oriente sur des belles choses, commence par soupçonner son insignifiance puis aboutit au déni de lui. Parfois, il pourra se réinventer, trouver un idéal dans la vie. Dans le livre, Khalil se désintéresse de tout. Il n'a pas su profiter de ce que la société lui offrait, de l'école notamment. Il a une insouciance mortifère. Puis tout s'enchaîne. On est obligé d'aller écouter parce qu'il y a des gens qui insistent. Donc, on va écouter un imam au début avec beaucoup de recul puis petit à petit il y a tout un embrigadement sournois mais efficace qui fait d'un jeune homme un kamikaze potentiel. Il y a une absurdité que je n'arrive pas à accepter : comment peut-on décider de mourir alors que le paradis n'est pas au bout de la vie d'un homme, mais au bout de sa main.*

**Vous désignez le rôle du père, enfin le non-rôle. Ici le père est alcoolique et il a beaucoup de mépris.**

*C'est un joueur alcoolique, il incarne tout ce qui est méprisable pour un enfant. Quand j'étais en Algérie en exercice, j'ai vu que 80 % des jeunes qui avaient rejoint le maquis n'avaient pas une autorité à la maison. Et un enfant qui n'est pas entouré par une autorité, c'est quelqu'un qui est livré à la rue.*

**Les mères sont aussi montrées, mais de façon moins culpabilisatrice.**

*Elles sont victimes. Elles sont marginalisées, disqualifiées. Et pourtant la femme est le socle de la société. Si nos pays sont à la traîne, c'est parce que les femmes sont disqualifiées.*

**L'autre élément c'est la non-intégration. « Tu ne seras jamais un Belge à part entière », dit un ami de Khalil dans le livre. Ça, c'est notre faute...**

*Non. C'est une interprétation. Vous savez, il faut toujours choisir un prétexte vers la voie de la perte. C'est pour légitimer un engagement qui n'est pas salutaire qui n'est pas sain. Comme Khalil n'a aucun repère, il essaie de trouver un coupable.*

**Est-ce que vous ne dédouane pas la société un peu trop facilement ?**

*Non. Nous sommes tous responsables finalement. Les gens ne se rendent pas compte des catastrophes qu'ils provoquent au travers du racisme. Mais il y a beaucoup de gens qui vivent les mêmes choses et ils ne choisissent pas les mêmes voies. Ils essaient de se battre pour avoir leur place. Il est là le combat.*

**Est-ce que « l'humiliation », comme la désigne l'écrivain algérien Wajdi Mouawad, ne joue pas également un rôle ?**

*J'ai parlé de ça beaucoup plus tôt que lui. Dans L'attentat, je dis qu'on peut tout pardonner... sauf l'humiliation. Aucun être humain n'accepte d'être réduit à rien. C'est quelque chose qui reste en soi, c'est un traumatisme qui nous squatte entièrement. Mais c'est à nous de savoir le gérer. Soit on fait de cet ostracisme une volonté d'être visible dans ce qui est meilleur, soit une volonté d'être visible dans ce qui est pire. Moi-même, j'ai été ostracisé dans l'armée. Mais j'ai accepté tout ça pour être visible ailleurs, où s'inscrivait mon rêve.*

**Donc, c'est un travail. C'est ce que quelque part votre héros ne fait pas. Il se laisse emporter, après avoir été « éveillé aux indicibles beautés intérieures ». C'est comme si la religion l'avait sublimé...**

*Vous savez, parfois au bout du tunnel, on voit une lumière, on se dit peut-être que c'est la lumière du jour, l'éclaircie, mais souvent c'est la lumière de l'enfer. Ça dépend de ce qu'on a choisi comme chemin.*

**Donc, la religion est toujours un mauvais choix ?**

*Non, au contraire. Mais si vous voulez savoir ce que c'est la religion, prenez un avion, allez en Malaisie, allez en Tunisie et regardez les musulmans. Regardez comment vous êtes accueillis par ces musulmans qu'on essaie de diaboliser. Donc les musulmans n'ont rien à voir avec tout cela. Vous savez, la véritable liberté, c'est ça : croire ou ne pas croire. Chacun est libre de mener sa vie comme il entend. Et le malheur de l'humanité commence lorsque certains pensent que l'autre a tort. Si*

*l'humanité pouvait accéder à ça, au respect d'autrui... Mais depuis la nuit des temps, on n'a jamais accédé à cette forme de maturité. Nous sommes des troglodytes n'habitant plus les cavernes, mais des gratte-ciel. L'Homme a peut-être évolué technologiquement mais, humainement, il lui reste beaucoup de chemin à faire. ■*

Propos recueillis par  
MATHIEU COLINET

## Yasmina Khadra

Yasmina Khadra, de son vrai nom Mohammed Moulessehoul, est né en 1955 en Algérie. Longtemps officier militaire, il a été au cœur de la lutte contre le Groupe islamique armé (GIA) avant de tourner la page et de se consacrer entièrement à l'écriture. Il a signé depuis lors plus d'une vingtaine de livres.

### CRITIQUE

#### « L'attentat » : aux racines du mal

Peut-on essayer de comprendre ce qui pousse une personne à commettre un attentat kamikaze ? C'est la question brûlante - et polémique - que pose Yasmina Khadra dans *L'attentat*, roman aujourd'hui adapté sur scène par Vincent Hennebicq au Théâtre national. Comprendre n'est pas excuser, bien sûr, mais ne risquons-t-on pas de tomber dans le parti pris idéologique, voire une certaine propagande, surtout quand le chant et la musique viennent toucher - et même largement remuer - les cordes sensibles du spectateur, lequel ne peut qu'adhérer, au final, au malheur d'une Cisjordanie asséchée, asphyxiée, opprimée ? C'est là notre dilemme face

à cette mise en scène exemplaire, sobre et belle, techniquement impeccable, artistiquement majestueuse, mais qui, par sa puissante charge émotionnelle, nous donne l'impression d'avoir été orientée vers un seul point de vue. Peut-être est-ce nécessaire pour aller au-delà des principes, sortir de la tour d'ivoire des observateurs prétendument impartiaux, comprendre ce qui se passe sur le terrain, le vécu humiliant des politiques sécuritaires, les ravages du biopouvoir, les privations de liberté, la misère économique, les punitions collectives et le manque d'avenir, tout simplement ? Si Yasmina Khadra parle avec le cœur plutôt que la raison, la mise en scène va dans le même sens, notamment par ses témoignages vidéo récoltés sur place qui font écho au quotidien sans issue de la région.

Impossible de ne pas être séduite par cette pièce composée comme une partition, comme une suite de mouvements, humains et musicaux. Sur scène, une chanteuse, quatre musiciens et un comédien, Atta Nasser, d'origine palestinienne, portent le récit d'Amine, chirurgien arabe israélien. Au terme d'une journée aux urgences à opérer les survivants d'un attentat, ce médecin respecté de Tel-Aviv découvre que c'est sa femme qui portait la ceinture explosive. Amine raconte son voyage vers Jénine et, en chemin, ses rencontres avec Israéliens et Palestiniens pour cerner les motivations de sa femme. « *Aucun enfant n'est tout à fait à l'abri s'il n'a pas de patrie* », lui a-t-elle d'ailleurs écrit dans une lettre d'adieu. Peut-on dès lors cautionner de telles œuvres unilatérales mais qui cherchent à com-

prendre l'impensable, l'horreur absolue ? Un des mérites de l'art n'est-il pas de permettre des coups de sonde aux tréfonds de l'âme humaine au risque de plonger en apnée dans un camp, une réalité, plutôt que l'autre ? Si oui, le spectateur se doit alors de poursuivre sa recherche pour comprendre, de la même manière, l'autre point de vue. C'est d'ailleurs tout à l'honneur du Théâtre national d'avoir programmé, il y a quelques mois, *We love Arabs*, spectacle de danse qui plongeait dans la tête d'un Israélien progressiste de Tel-Aviv et dénonçait l'hypocrisie d'une gauche israélienne bien-pensante et influencée par le contexte sécuritaire. L'autre face de la médaille.

CATHERINE MAKEREEL

Du 3 au 17/10 au Théâtre national, Bruxelles. Les 6 et 7/11 à la Maison de la culture, Tournai.

# lutte « Les djihadistes et les racistes sont des frères siamois »

**S**elon Yasmina Khadra, ils ont en commun une rhétorique puissante qui trouve sa consistance dans les frustrations.

**Dans le livre, Khalil, le personnage principal reçoit une espèce de kit religieux qui va être déterminant dans son basculement. Qu'est-ce qu'il y a dans ce kit ? C'est construit ?**

*Oui, c'est très construit. Il faut écouter ces imams. Ils ont une rhétorique que je n'ai pas. Je fais appel à toute ma poésie, toute ma sensibilité de Bédouin et d'écrivain pour répondre à la force de leurs verbes et je n'y arrive pas. Ce sont des professionnels. Ils s'inspirent du Coran, de la littérature en général, des poètes. Ils développent une rhétorique qui laisse l'interlocuteur ébahî, le renvoie à son in-culture et le met...*

**Le met en soumission ?**

*Non. Cela le rapetisse. Il devient comme une espèce d'enfant devant un aquarium. Tout émerveillé. Mais on trouve ce même discours pas seulement dans les mosquées, mais aussi dans les grands meetings du Front national. C'est le même procédé. On fascine les gens par le verbe et on va chercher la consistance de ce verbe dans les frustrations des autres. Pour moi, les djihadistes et les racistes sont des frères siamois. Le djihadiste est passé à l'acte et le raciste attend son heure. Il suffit d'un rien pour qu'il y ait un cataclysme. Et c'est pour ça que pour moi, le plus dangereux ce n'est pas le djihadisme, parce qu'on peut le battre. Et l'Algérie l'a battu. Mais c'est ce courant intellectuel qui nous éloigne du sujet, qui est le terrorisme, pour nous installer là où le problème n'existe pas.*

**Et parmi ces intellectuels, y en a-t-il que vous ciblez plus particulièrement ?**

*Non, je n'aime pas nommer les gens. C'est un mouvement. Il n'y en a pas un ou deux. C'est une armada. Ils ont leurs émissions*

*télévisées, ils sont les mieux accueillis sur les plateaux. Ils ont tout un réseau, tout un lobby derrière.*

**Est-ce que le combat n'est pas devenu très compliqué quand on voit aujourd'hui que derrière ces forces, au-delà de ces intellectuels, il y a aussi certaines femmes et certains hommes politiques ?**

*Aucune bataille n'est perdue tant qu'on n'a pas déposé les armes. Il faut toujours se battre pour que les gens puissent accéder à leurs rêves, pour qu'ils puissent continuer à vivre normalement, élever leurs enfants dans les meilleures conditions, travailler pour gagner de quoi payer leurs factures. Il ne faut pas baisser les bras.*

**Est-ce que les lois antiracisme fonctionnent ?**

*Les lois servent. C'est la justice qui doit imposer le respect de la société. Pas les discours politiques. Les discours politiques sont changeants, racoleurs, enrobés d'hypocrisie. Ce sont des stratégies, ces gens-là pensent à leurs carrières, non pas à la société.*

**Et les plans d'intégration, vous y croyez ?**

*Bien sûr. L'école, c'est un plan d'intégration. Après, il faut arrêter de dire qu'un joueur de football est belge quand il gagne et belge d'origine marocaine quand il est arrêté. Il faut laisser les gens s'intégrer par amour. Le monde change. Il a sa propre force. C'est une force tranquille. Je crois que les générations d'aujourd'hui ont atteint un degré de maturité que l'humanité n'a jamais eue au travers de son histoire. Aujourd'hui les gens vivent ensemble. Vous allez au lycée, vous allez trouver des noirs, des gris, des jaunes, des bleus. Ensemble, ils s'aiment et sont copains. Pour l'anecdote, j'avais une voisine à Aix-en-Provence, une Congolaise. Ma fille avait neuf mois et la fille de la voisine avait un an et demi. Elles ont grandi en-*

*semble. Elles étaient presque des sœurs siamoises. Ce n'est qu'à l'école que ma fille a appris que sa copine était noire...*

**Vous dites que le verbe peut rapetisser. Qu'est-ce qui fait que ce verbe qui rapetisse - celui des fondamentalistes religieux et des identitaires - ait plus de force que celui qui fait grandir - celui qui vous sert de matériau ?**

*Parce qu'il s'adresse directement à la personne. Le livre ne s'adresse pas à n'importe qui. Le livre, il faut d'abord l'enseigner. Sur des vidéos, quand quelqu'un développe un discours, il peut être perçu par des milliers de gens. À la télé, on donne aussi plus facilement la parole à des footballeurs qu'à des écrivains ou à des artistes. Ce n'est pas pour autant perdu d'avance, mais c'est un combat un peu inégal. ■*

Propos recueillis par  
M. C.

## À RETENIR

### Trois rendez-vous bruxellois

Yasmina Khadra sera très présent dans les semaines qui viennent à Bruxelles.

« **L'attentat** ». La pièce tirée du livre, mise en scène par Vincent Hennebicq avec Fabian Fiorini et la C<sup>e</sup> Popi Jones. Dès le 3 octobre au Théâtre national à Bruxelles.

« **Yasmina Khadra sur la radicalisation** ». Conférence animée par le journaliste Walid, coorganisée par la Fondation « Ceci n'est pas une crise ». Le 2 octobre dès 19 heures à Bozar (Bruxelles).

« **Des mots qui se lèvent sur d'autres nuits. Le roman sur les planches** ». Conversation entre l'auteur et le journaliste Pascal Claude entrecoupée de lecture d'extraits par le comédien Itsik Elbaz. Au Théâtre national, en collaboration avec la Maison de la poésie. Le 4 octobre de 12h40 à 13h30.

B.DX